

LES

FIANCÉES D'HERBESHEIM,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ARNOULD ET LOCKROY,REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 11 OCTOBRE 1842.

PERSONNAGES.

MULLER.....	M. LEPEINTRE.
M. DE COQ.....	M. LEVASSOR.
SCHNAPS, bourgmestre d'Herbesheim.....	M. DUSSERT.
GEORGES WALDRICK, neveu de Muller.....	M. LIONEL.
BIRMAN.....	M. KOPP.
MARGUERITE, fille de Muller.....	M ^{lle} OLIVIER.
MINA, fille de Schnaps.....	M ^{lle} MONIER.
ROSE, jeune fille élevée dans la maison de Muller.....	M ^{me} BRESSAN.
UN DOMESTIQUE.....	M. CHARIER.

ACTEURS.

La scène se passe à Herbesheim, chez Muller.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, à la fenêtre.

Quel temps affreux! le vent souffle avec furie... le ciel est chargé de nuages et il fait sombre comme si la nuit approchait... Ah! un éclair!... et le tonnerre qui gronde dans le lointain... A cette époque de l'année... au mois de novembre! le premier dimanche de l'Avent!...

Elle ferme la fenêtre et descend la scène. Georges, Mina et Rose entrent sans que Marguerite les voie. Georges a un chapeau et un manteau de voyage.

SCENE II.

MARGUERITE, MINA, GEORGES, ROSE.

MARGUERITE, sans les voir. Il ne quittera pas Herbesheim par un temps pareil : mon père n'exigera pas qu'il parte. Pauvre Georges! je serais d'une inquiétude!

GEORGES, s'avançant. Merci, ma cousine.

MARGUERITE, se retournant. Vous étiez là!

GEORGES, montrant Mina et Rose. Avec deux témoins qui pourront au besoin certifier le tendre intérêt que vous me portez.

MARGUERITE. Moïl...

MINA. Nous t'avons entendue, Marguerite.

ROSE. Il n'y a pas à vous en défendre, mademoiselle.

GEORGES. On ne songe guère à plaindre les gens qu'on n'aime pas.

ROSE. C'est vrai, ça. Moi, si je n'aimais pas Birmann, mon fiancé, le fils de l'aubergiste de la Croix-Noire, je ne serais pas triste quand il lui arrive quelque chose de fâcheux... Ce n'est pas l'embarras, je le gronde toujours, je le reçois mal, je me moque de lui, mais, au fond, je l'aime... Et voilà votre amie, mademoiselle Mina, qui doit épouser le fils du président de notre ville... Je suis bien sûre qu'elle est comme moi... C'est tout naturel ça.

MARGUERITE. Vous vous trompez cependant. Nous sommes fâchés. Il est cause que mon père est très-mécontent.

GEORGES. Ce n'est pas ma faute, je ne savais pas que mon oncle était là.

MINA. Mais enfin, qu'est-ce que c'est ?

ROSE. Oui, qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE. Monsieur me poursuit toujours... Cette maison, qui a fait partie autrefois d'un ancien couvent de religieuses, est pleine de détours, de corridors... Monsieur Georges, qui y a été élevé, en connaît toutes les issues les plus secrètes... aussi je ne puis faire un pas sans le rencontrer... et c'est très-imprudent de sa part.

AIR nouveau de M. Nargeot.

Il sait bien pourtant
Combien à présent
Mon père
Est sévère,
Qu'il gronde souvent ;
Mais a-t-il vraiment
Lieu d'être content ?

A chaque moment
Monsieur me surprend,
Et si par prudence
Je fuis sa présence,
Blotti dans un coin,
Il m'attend plus loin...
Il sait bien pourtant, etc.

L'autre jour-enfin,
Au bout du jardin,
Quand venait mon père,
Monsieur, sans mystère,
De moi s'approcha,
Et crac ! m'embrassa...
Il sait bien pourtant, etc.

ROSE. Rien que ça ! le grand mal !

MARGUERITE. Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est très-mal... Parce que monsieur sait bien que si nous avons été promis l'un à l'autre dans notre enfance...

mon père a changé d'avis... et que je dois être la femme de monsieur de Coq.

GEORGES. Oui, le fils du banquier de Stutgard. Et ce mariage vous convient à présent, à ce qu'il paraît...

MARGUERITE. Il me convient ou il ne me convient pas... ce n'est pas là la question... Je n'aime pas monsieur de Coq... je ne l'aimerai jamais... je n'aimerai... que quelqu'un que je ne veux pas nommer... Mais enfin, comme il paraît que ce mari qu'on me destine va arriver...

MINA. Ah ! il va arriver ?

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu, oui !... à la manière dont mon père m'a parlé ce matin, je suis sûre qu'il l'attend d'un moment à l'autre...

GEORGES, à part. Est-ce que c'est pour ce motif que mon oncle m'envoie faire une commission à Bade ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, BIRMANN.

BIRMANN. Ah bien ! en voilà un soigné de temps ! Bon ! excusez !... des éclairs, du tonnerre, de la pluie, de la grêle, de la neige... Je viens sans chapeau, le vent m'a soufflé le mien comme je traversais la place... Et un froid !... ah ! saperlotte !... Dites donc, monsieur Georges, êtes-vous comme moi ?... pendant l'hiver, j'aime mieux l'été... Vous savez que c'est aujourd'hui le premier dimanche de l'Avent...

GEORGES. Eh bien ?

BIRMANN, aux Femmes. Vous n'avez pas peur ? vous pouvez vous vanter d'être les seules jeunes filles d'Herbesheim qui soient tranquilles à l'heure qu'il est... Elles ont toutes une venette !...

ROSE. Comme il est fait !

BIRMANN. Je dégoutte... c'est le mot.

MARGUERITE. Que voulez-vous, Birmann ?

BIRMANN. Je viens prévenir monsieur Georges que d'après les ordres de monsieur Muller les chevaux sont sellés...

GEORGES, distrait. C'est bien.

BIRMANN. J'aurais été charmé de faire la route avec vous... mais de ce temps-ci... j'aime mieux pas... C'est Fritz, le garçon d'auberge, qui vous accompagnera.

GEORGES. M'accompagner ? et pourquoi ?

BIRMANN. Dam ! les chevaux ne reviendront pas tout seuls.

GEORGES. Les chevaux !... Est-ce que mon oncle s'imagine que je reviendrai à pied ?... Je vais remettre une lettre à un négociant de Bade... ce sera l'affaire de quelques heures.

BIRMANN. Vous n'y êtes pas du tout... Il y aura des difficultés, et on vous retiendra dix ou douze jours... c'est convenu.

GEORGES. Convenu ?

BIRMANN. Ah ! tiens ! j'oubliais qu'il m'avait recommandé de ne pas vous en parler... ah ! c'est unique...

GEORGES. Mais c'est un tour indigne qu'il me joue !

MARGUERITE. Voilà ce que c'est que de m'avoir embrassée...

BIRMANN. On s'est embrassé ?

ROSE. Voici monsieur Muller.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MULLER.

MULLER, à Georges. C'est toi, mon garçon ; tu faisais tes adieux ?

GEORGES. Oui, mon oncle.

MULLER. Bonjour, mademoiselle Mina ; et le papa Schnaps, notre cher bourgmestre, se porte bien ?... toujours de belle humeur et bon vivant ?... Vous venez tenir compagnie à Marguerite...

MINA. Avec votre permission je resterai jusqu'à demain avec elle... elle est un peu triste...

MULLER, à part. J'ai pris le parti le plus sage. (A Mina.) A votre aise... cette maison est la vôtre, mon enfant... deux jeunes filles ont toujours de petits secrets à se confier... Eh bien, Georges, tu n'es pas encore en route ?

MARGUERITE. Mon père, voyez donc le temps qu'il fait.

ROSE. On dirait que la maison remue...

MULLER. Je conviens qu'il vaut mieux être dedans que dehors.

MARGUERITE. Eh bien !... si monsieur Georges attendait...

MULLER. Oui, volontiers... mon garçon... ça n'est pas tellement pressé... que tu ne puisses rester ici... un quart d'heure... quelques minutes...

GEORGES. Merci. (A part.) Je ne partirai pas, et sans qu'il s'en doute il me sera facile de rester dans cette maison que je connais mieux que lui !

MULLER. Le fait est que je n'ai jamais vu de bourrasque semblable.

BIRMANN. Pardine ! nous sommes aujourd'hui le premier dimanche de l'Avent...

MULLER. Eh bien, après ?

BIRMANN. Après ? vous savez bien, mon parrain, c'est l'anniversaire de l'histoire de ce mort...

MULLER. Allons... voyons... rallume le feu... J'espère que personne ici ne croit à ses balivernes... (Birmann ranime le feu, Muller allume sa pipe, Marguerite, Mina et Rose prennent leur ouvrage pour travailler.) Ce sont des contes de nourrice...

MINA. Cela n'empêche pas que ça ne soit très-effrayant.

MULLER. Effrayant pour des vieilles femmes ou des enfants... mais pour moi, par exemple... ça ne supporte pas l'analyse.

MARGUERITE. Oh ! papa, si vous entendiez raconter cette légende par quelqu'un qui la connût bien... par monsieur Georges, par exemple...

MULLER. Ah ! tu sais ça... toi ?

GEORGES. Oh ! mon oncle...

MULLER. Il n'y a pas à t'en défendre... tu sais cette histoire-là... je ne la sais pas, moi... voyons, qu'est-ce qu'elle dit ?

GEORGES. Vraiment, vous voulez que je vous la raconte...

MULLER. Pour m'en moquer... Je serais curieux de savoir comment cette ridicule histoire a pris naissance.

GEORGES. Eh bien, je vais vous le dire... Il y a maintenant deux cents ans accomplis...

BIRMANN. Attendez que je sois assis... (Il avance une chaise et s'assied.) Là, j'y suis...

GEORGES. Il y a aujourd'hui deux cents ans accomplis que vivaient dans cette même ville d'Herbesheim trois jeunes filles nommées Francisca, Jacobea et Véronique... Toutes trois étaient fiancées, et quoique de condition différente, liées entre elles par l'amitié... (Aux trois jeunes filles.) Comme vous, par exemple...

BIRMANN. Je trouve ça charmant.

GEORGES. Un jour, ces trois jeunes filles se disputaient à propos de leurs fiancés, et voici ce qui avait donné lieu à cette querelle passagère... La fameuse guerre de trente ans était commencée et l'électeur hérétique Frédéric avait posé sur sa tête la couronne de Bohême. L'empereur et l'électeur de Bavière, à la tête des catholiques d'Allemagne, se mirent en campagne pour la lui ravir. Frédéric, vaincu à la bataille du Montblanc, perdit en un jour son royaume. Tous les états catholiques d'Allemagne célébrèrent sa chute, et comme il n'avait occupé le trône que pendant quelques mois, on le nomma pour cette raison le *Roi d'hiver*. Il s'enfuit de Prague sous un déguisement, avec une petite escorte, et l'on ne sut ce qu'il était devenu.

MULLER. Mais c'est un cours d'histoire que cette légende-là.

GEORGES. Donc, les trois charmantes filles, assises à côté l'une de l'autre, causaient du *Roi d'hiver*. Elles étaient bonnes catholiques, et disaient : — On n'aurait pas dû laisser

s'enfuir de l'Allemagne le roi des hérétiques. — Celui qui le tuera, dit Francesca, aura une belle récompense, au moins une comté. Je voudrais que le *Roi d'hiver* vint à Herbesheim. Il mourrait de la main de mon fiancé. — Je n'aurais qu'à regarder le mien, dit Jacobea, il tirerait son épée et étendrait le *Roi d'hiver* à ses pieds. — Mon amant est le plus brave de tous, dit Véronique, la comté serait pour moi! — Pendant que les trois amies se disputaient, un grand bruit se fit entendre sur la place d'Herbesheim... Treize seigneurs à cheval venaient de s'arrêter à l'auberge de la Croix-Noire.

BIRMANN. Chez papa?

ROSE. Il y a deux cents ans de cela.

BIRMANN. Que je suis bête!

GEORGES. Si c'était le Roi d'hiver! s'écrièrent en même temps les trois jeunes filles : au même instant leurs trois fiancés, qu'elles croyaient absents, entrèrent dans la chambre et leur dirent : — Le Roi d'hiver est dans notre ville! il vient de descendre à l'auberge de la Croix-Noire... Elles leur apprirent le souhait qu'elles venaient de former, et la nuit suivante un des treize cavaliers fut frappé dans son lit de trois blessures mortelles. Les douze autres avaient disparu sans que personne les eût vus. Mais le mort, qu'on enterra sans chant d'église et sans oraison, comme un hérétique présumé, n'était pas le Roi d'hiver, qui se réfugia en Hollande, où il vécut encore plusieurs années. Quel était-il? personne ne l'a jamais su. Quant aux trois amants, les jeunes filles les attendirent en vain. Elles ne les revirent plus.

MULLER, *riant*. Ça n'a pas le sens commun. Ah! ah! ah!

BIRMANN, *riant*. C'est bête comme tout. Oh! oh! oh!

Il redevient sérieux.

GEORGES. Vingt et un jours après... le premier dimanche de l'Avent... il y a aujourd'hui deux cents ans, jour pour jour, par un temps effroyable, par un vent furieux qui chassait des tourbillons de neige et de grêle, on frappa à la porte des parents de Francesca... Un étranger se présenta, et son aspect causa d'abord une surprise mêlée de terreur... Figurez-vous que vous voyez entrer un homme de vingt-six à trente ans, de haute taille, maigre, vêtu de noir, portant du linge d'une blancheur éclatante et tellement blafard que tous ceux qui le voyaient ne pouvaient s'empêcher de lui dire : Mon Dieu, monsieur, que vous êtes pâle!...

MULLER. Va donc... le temps se remet au beau...

GEORGES. Non, il pleut encore, comme le jour où arriva cet étranger. Sa voix était

douce et mielleuse, mais quelquefois il riait d'une façon singulière, et il avait un tic nerveux qui lui faisait allonger le cou quand il parlait... Francisca pleurait son fiancé : le jour même où cet homme étrange se présenta chez elle, elle parut consolée et on le vit lui baiser la main. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il réussit aussi vite à consoler Jacobea et Véronique, et à les obtenir pour femmes. Le triple mariage fut célébré séparément, les trois jeunes filles lui avaient promis chacune le secret, et à minuit sonnant il se glissa dans leurs chambres. Le lendemain, comme elles ne paraissaient pas, leurs parents vinrent les réveiller : chacune d'elles était froide dans son lit, le cou tordu, et le visage tourné vers le dos.

MINA. Jésus! Maria!

Elles se lèvent.

MULLER. C'est stupide!

ROSE. Du tout, monsieur... Il y a cent ans, jour pour jour, que le mort fiancé est revenu à Herbesheim...

MULLER. Taisez-vous...

ROSE. Ça vous est bien aisé d'être incrédule, monsieur; ce n'est pas vous qui aurez le cou tordu... Mais nous... cric!... crac!... ah! mon Dieu!...

MARGUERITE. Mina... Rose... calmez-vous... êtes-vous poltronnes!...

MULLER. Tu n'as pas peur, toi... tu es ma fille... Viens m'embrasser... (*A Georges.*) Eh bien! tu n'es pas encore parti?

GEORGES. Je m'en vais, mon oncle.

MULLER. Bon voyage.

GEORGES. Adieu, ma cousine.

Il s'approche d'elle.

MULLER. C'est bon... c'est bon... vous n'avez pas besoin de vous dire vingt fois adieu... tu ne vas pas si loin!...

BIRMANN. Le cou tordu... le visage tourné vers le dos... ça n'est pas gracieux...

AIR : *Allons, ma fille.* L. Puget. (Descente de la Courtille.)

MULLER.

Vite, en voyage
Avant la nuit!
Tu vois, l'orage
Au loin s'enfuit.

MINA.

L' jour d' l'Avent,
Monsieur, ça n'est pas sage.

MULLER.

Mon enfant,
Je n' crois pas au r'venant.

ROSE, à Mina.

Vrai, je croi
Que c't' histor' vous chagrine. (*Bis.*)

MINA.

Dam! ma foi,
Ça peut causer d' l'effroi. (*Bis.*)

GEORGES.

Je r'viendrai ce soir,
Oui, cet espoir me détermine.

MARGUERITE.

Quoi! déjà partir!

MULLER.

N'allez-vous pas le retenir!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Allons, à bientôt;
Puisqu'il le faut,
Adieu, cousine.

MULLER.

Allons, en chemin.

MARGUERITE.

Adieu, cousin;
Ah! quel chagrin!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Birmann prend le manteau et sort avec Georges. Rose sort avec eux.

SCÈNE V.

MARGUERITE, MINA, MULLER.

MULLER. Le voilà parti... J'espère que vous n'allez plus songer ni l'une ni l'autre à ces sottises-là...

MINA. Certainement, ce n'est pas vrai... mais on ne peut se défendre d'un sentiment de peur.

MARGUERITE. Pour moi, mon père, je dois vous dire que, quoiqu'il m'en coûte de vous désobéir, si monsieur de Coq arrive maintenant, je ne consentirai pas à l'épouser.

MULLER. Comment? comment?

MINA. Marguerite a raison... je ne me marierai pas non plus tant que durera l'Avent...

MULLER. Ma belle demoiselle, faites comme il vous plaira, mais ne donnez pas de conseils aux autres.

MARGUERITE. Mon cher père, n'exigez pas...

MULLER. Ta, ta, ta, ta... Tu avais l'air si raisonnable tout à l'heure, et maintenant tu trembles... c'est honteux!... je voudrais que le temps eût permis à monsieur de Coq d'arriver aujourd'hui... j'en serais enchanté, vois-tu!... c'est justement parce que nous sommes à l'époque fatale, au troisième anniversaire du mort fiancé, qu'il faut que tu te maries... Tu es bien à plaindre, vraiment! le fils du vieux de Coq sera immensément riche.

MARGUERITE. Que m'importe?...

MULLER. Et de plus c'est un fort beau cavalier... ce qui ne gête rien... La dernière fois que je l'ai vu il était déjà haut comme ça.

Il désigne avec la main la taille d'un enfant.

MINA. Haut comme ça?

MULLER. Il y a vingt ans... il en avait alors six... (*A Marguerite.*) C'était un gros garçon, joufflu, fort, robuste, qui poussait à vue d'œil et qui promettait de devenir un homme superbe... Allons, allons, Marguerite, tu seras heureuse avec monsieur de Coq... (*Mouvement de Marguerite.*) Quel entêtement!... tu ne l'as pas encore vu!

MARGUERITE. J'aimerais mieux ne pas le voir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *dans la coulisse.* Eh bien! en voilà une drôle d'aventure!

MULLER. Qu'est-ce que c'est? qu'as-tu donc à rire?

ROSE. Moi! monsieur, je ne ris pas du tout. Vous ne savez pas ce qu'on dit?

MULLER. Que dit-on?

ROSE. On dit... Mais vous allez me rire au nez, vous, monsieur... Le fait est que c'est joliment étonnant!

MULLER. Voyons! vas-tu finir?

ROSE. On dit qu'il vient d'entrer dans la ville... un homme...

MULLER. Eh bien! ça n'est pas la première fois que ça arrive...

ROSE. Oui, mais un homme si singulier, si extraordinaire... si long!... que... on prétend que c'est lui.

MULLER. Qui lui?

ROSE. Lui... vous savez... dont monsieur Georges parlait tout à l'heure... celui qui n'en veut qu'aux fiancées... C'est que nous le sommes toutes les trois...

MULLER. Le revenant?

MINA et MARGUERITE. Ah! mon Dieu!

MULLER, *riant.* Ha! ha! ha! Quelle bêtise!

ROSE. Deux ouvriers tout mouillés sont accourus annoncer la nouvelle.

MULLER. Voyez-vous!

ROSE. Il paraît que le receveur du péage, qui ne s'attendait pas à cela, en a jeté un cri et s'est sauvé à toutes jambes.

MULLER. Le receveur est un fou, et vous êtes une folle... je vous dis encore que ça n'a pas le sens commun.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BIRMANN.

BIRMANN, *effrayé.* Certainement, ça n'a pas le sens commun...

MULLER. C'est impossible... c'est absurde ...

BIRMANN. C'est absurde... Je l'ai vu.

MULLER. Qui ?

BIRMANN. Le revenant.

MULLER. Voici autre chose. Tu l'as vu, toi ?

BIRMANN. Moi.

MULLER. Où ?

BIRMANN. Chez papa... vous savez bien que c'est là qu'il a l'habitude de descendre... à la Croix-Noire...

MINA. Vous l'avez vu, monsieur Birman ?

ROSE. Est-ce que vraiment il ressemble à...

BIRMANN. Comme deux gouttes d'eau. J'étais chez nous, en train de me faire une rôtie au beurre pour mon second déjeuner... Je me retourne... et je vois entrer un étranger... étrange... il a demandé une chambre avec un sourire si particulier... que personne ne voulait lui en montrer une...

MULLER. Ma parole d'honneur ! je crois que tout le monde perd la tête dans cette ville !

UN DOMESTIQUE, *entrant, l'air effrayé.* Monsieur... il y a en bas... quelqu'un qui vous... demande...

MULLER. Heim ? moi ?

LE DOMESTIQUE. C'est un étranger.

MULLER. Un étranger... qui me demande... Son nom ?

LE DOMESTIQUE. C'est celui qui vient de descendre à la Croix-Noire.

ROSE et MINA. Ah !

MARGUERITE. Vraiment, je commence à avoir peur aussi...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air de M. Nargeot.

ENSEMBLE.

C'est lui ! quel bizarre mystère

Qu'ici je ne puis concevoir !

Par quelle cause singulière

Est-ce ^{lui} d'abord qu'il vient voir ?

MULLER, *seul.*

Bientôt je l'apprendrai, je pense.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

J'ai peur.

MINA.

J'ai peur.

ROSE.

J'ai peur.

BIRMANN.

Je crois que j'ai peur !

MULLER, *seul.*

Vous voilà tous tremblants d'avance !

ROSE, *seule.*

Pour rester j'ai trop de frayeur !

MULLER.

Oui, partez,

Évitez

Sa présence.

Seul dans ce lieu

Qu'on me laisse. Adieu !

LES AUTRES.

Oui, partons,

Évitons

Sa présence.

Seul dans ce lieu

Je vous laisse. Adieu !

Les trois jeunes Filles sortent.

MULLER, à *Birman.* Reste avec moi, toi... Tu ne trembles pas, j'espère... tu es un homme...

BIRMANN. Oui, je voudrais m'en aller.

MULLER. Poltron !

SCENE VIII.

MULLER, BIRMANN, DE COQ.

De Coq est habillé de noir ; il est grand, maigre, très-pâle. Il marche lentement.

DE COQ, *saluant.* Monsieur... c'est à M. Muller que j'ai l'honneur de m'adresser ?

MULLER. Oui, monsieur.

BIRMANN, *bas, à Muller.* A-t-il une figure l...

MULLER, à *Birman.* Je ne trouve pas... Offre un siège à monsieur.

Birman avance un siège.

DE COQ. Ne vous donnez pas la peine...

Il étend la main du côté de Birman, qui se sauve par la porte du jardin, à droite.

SCENE IX.

MULLER, DE COQ.

MULLER. Ne faites pas attention... il a affaire dans le jardin...

DE COQ, *s'est assis, et s'apercevant que Muller est debout, il se lève.* Asseyez-vous donc, je vous en prie... Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ?

Ils s'asseyent.

MULLER. Non... Je crois cependant que si j'avais eu le plaisir de vous voir une fois, je ne vous aurais pas oublié.

DE COQ. Je suis Édouard de Coq.

MULLER. Allons donc ! ce gros enfant !...

DE COQ. Vous me trouvez changé ?...

MULLER. A votre avantage.

DE COQ. J'ai eu une croissance très-rapide.

MULLER, *à part*. Son père aurait bien dû me prévenir...

De Coq tourne le cou. Muller le regarde et recule sa chaise. De Coq tire de sa poche une boîte de pastilles et en offre à Muller, qui le remercie par un signe. De Coq en prend une et tourne de nouveau le cou.

MULLER, *à part*. Il n'avait pas ce tic-là dans son enfance.

DE COQ. Vous paraissez me regarder avec étonnement, monsieur.

MULLER. Oui... quand il y a si longtemps qu'on ne s'est vu... Vous avez sans doute sur vous des papiers qui...

DE COQ. Non pas sur moi... je les ai laissés à l'auberge.

MULLER. Ah !

DE COQ. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire...

MULLER. C'est très-bien... c'est très-bien... vous concevez, je vous demande ça... (A *part*.) Il n'en a pas... (Haut.) Il y a tant de gens qui se présentent... Eh ! eh !... vous savez. Eh ! eh !...

Il rit.

DE COQ, *riant*. Ah ! ah ! ah !...

Il tourne le cou. Muller recule encore son fauteuil.

MULLER, *à part*. Je n'ai jamais entendu rire de cette façon-là.

DE COQ. Est-ce que mademoiselle votre fille n'est pas ici ?

MULLER. Ma fille ? hum ! hum !... Mon cher monsieur de Coq, j'ai grand plaisir à vous voir, mais je suis obligé de vous dire qu'il s'est passé des choses... Je ne voudrais pas contrarier les inclinations de ma fille... et, autrefois... je l'avais tout-à-fait oublié... elle avait pour un de ses cousins un attachement suivi de promesses... je serais désolé que cela vous affligât... elle se regarde comme fiancée...

DE COQ, *souriant*. Ah ! vraiment ?

MULLER, *à part*. Ça a l'air de lui faire plaisir... (Haut.) Je ne considère pas cela comme un engagement... mais vous comprenez, si elle y tenait...

DE COQ. Ah ! elle est fiancée ?... Est-ce qu'il ne me sera pas permis de la voir ?

MULLER, *à part*. Décidément, c'est fort étrange...

DE COQ. Je ne saurais revenir d'Herbesheim auprès de mon père sans avoir même vu celle qu'il me destine.

MULLER. C'est naturel... mais...

DE COQ. Pardon si j'insiste... je désire beaucoup voir mademoiselle Marguerite.

MULLER. Je conçois... mais elle est, je crois, en compagnie...

DE COQ. C'est fâcheux... j'aurais mieux aimé la voir seule...

MULLER. Ah ?...

DE COQ. Oui, et j'insiste encore.

MULLER, *à part*. Il le veut absolument...
DE COQ. Vous me trouvez peut-être indiscret ?

MULLER. Non... comment ?... Je vais voir si elle peut... (A *part*.) Je vais lui faire quitter la maison...

DE COQ. Dois-je vous suivre ?

MULLER. Ne vous dérangez pas...

AIR :

C'est inutile de descendre,
Restez dans cet appartement,
Je ne vous ferai pas attendre,
Et je reviens dans un moment.

Il sort.

SCÈNE X.

DE COQ, *seul*.

Vraiment il se donne là pour moi une peine... (Tournant la tête du côté de la fenêtre, à droite.) Une peine bien inutile, je crois. Mais qu'est-ce que je vois ?... M. Muller traverse le jardin avec trois jeunes filles... l'une d'elles est sans doute mademoiselle Marguerite... Ah ça, au lieu de l'amener ici, il la fait entrer dans un pavillon... il la cache !... Si c'est ainsi qu'il me ménage une première entrevue... décidément il ne veut pas que je lui parle !... Pardieu ! je lui parlerai malgré lui.

Il sort par la porte du jardin.

SCÈNE XI.

MULLER, *entrant par le fond*.

Ma fille est très-malade... (Regardant autour de lui.) Où est-il donc ?... Monsieur de Coq ?... disparu !... (Il sonne.) Cela tient du prodige. (Il sonne.) Quelqu'un ! (Il sonne.) Certainement j'aime autant qu'il ne soit plus ici, mais je veux qu'on me dise ce qu'il est devenu... (Il sonne.) Ah ça, mais on ne m'entend donc pas... ou personne n'ose monter.

Il sonne.

SCÈNE XII.

MULLER, BIRMANN.

MULLER. Arrive donc !

BIRMANN. J'accours.

MULLER. Où est-il ?

BIRMANN. Il n'est pas chez papa.
 MULLER. Je le sais bien, puisqu'il est ici.
 BIRMANN. Ici ! où ?
 MULLER. Mais je te le demande !...
 BIRMANN. Je n'en sais rien.
 MULLER. Je l'ai laissé dans cette chambre.
 BIRMANN. Il se sera abîmé.
 MULLER. Laisse donc !
 BIRMANN. Ah ! c'est que vous ne savez pas... c'est qu'il y a bien autre chose à présent... ça empeste le soufre à la maison... Il paraît que ça sort de ses malles... c'est pourquoi le bourgmestre va se rendre chez papa, quoique ce soit un esprit fort, comme vous, mon parrain... et comme moi, enfin, toute la ville est en rumeur... Les jeunes filles se cachent... les enfants crient, les chiens aboient... et moi je suis ahuri...
 MULLER. J'avoue que je commence à être frappé.
 BIRMANN. Pardine !... tout le monde a peur... demandez à mademoiselle...
 ~~~~~

## SCENE XIII.

LES MÊMES, MINA.

MINA. A moi !...  
 MULLER. Comme vous êtes tremblante !...  
 MINA. Ah !... ce n'est rien... c'est que je viens de le voir...  
 MULLER. Où donc ?  
 MINA. Dans le jardin... près du petit pavillon... où nous étions toutes les trois... A son aspect nous avons poussé un cri et nous nous sommes toutes sauvées, sans regarder derrière nous, je vous assure.  
 BIRMANN. Je le crois.  
 MULLER. Vous avez bien fait.... Et ma fille ?  
 ~~~~~

SCENE XIV.

LES MÊMES, ROSE, *entrant vivement.*

ROSE. Chut !... elle est restée dans le pavillon... Oh ! que je suis essouffée !... elle est avec lui.

MULLER. Avec lui ?

ROSE. La peur m'avait empêchée d'abord de courir. Je suis restée appuyée contre un arbre ; j'ai retourné la tête comme ça. (*Elle met ses mains sur sa figure.*) Et je l'ai vu qui lui baisait la main.

MULLER. Je n'ai plus de forces.

BIRMANN. Et moi, donc ! les jambes me manquent.

MULLER. Il faut courir tout de suite... (*A Birmann.*) Cours donc !... Ma fille !...
 ~~~~~

## SCENE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE, *joyeuse.*

MULLER. Ah ! te voilà... tu m'es rendue !. (*Il la prend dans ses bras.*) De l'eau fraîche !... des sels !... une chaise !...  
 ROSE. Voici, monsieur.

Elle va chercher une chaise.

MINA. Chère Marguerite !

Elle lui met un flacon sous le nez.

MARGUERITE. Ah ! que je suis contente !

Rose approche une chaise.

BIRMANN, *s'asseyant.* Merci ; j'allais tomber.

ROSE. Moi qui croyais qu'elle allait s'évanouir !

MULLER. Tu parais contente ?... Qu'est-ce que Rose nous a donc dit, que tu étais avec l'étranger de tantôt ?

MARGUERITE. Oui, papa. Il est retourné à l'auberge, et il va revenir dans un instant.

MULLER. Birmann, cours fermer la porte de la rue ; cours.

BIRMANN. Je ne fais qu'un saut, monsieur.

Il sort.

MARGUERITE. Comment, fermer la porte ? vous ne voulez-pas qu'il revienne ?

MULLER. Ah ça, mais tu ne serais donc pas fâchée de le revoir ?

MARGUERITE. Non, papa.

MULLER. Tu l'épouserai, peut-être, à présent ?

MARGUERITE. Si vous le voulez...

MULLER. Si je... et Waldrick, ce pauvre Waldrick, que tu aimais ?

MARGUERITE. Je l'aime toujours.

MULLER. Tu l'épouserai aussi ?

MARGUERITE. J'y compte bien.

MULLER. Chère enfant ! ma fille est ensorcelée.

BIRMANN, *rentrant.* J'ai fermé la porte de la rue, j'ai mis les verroux, et à moins qu'il ne passe par le trou de la serrure, je vous réponds que cette fois il n'entrera pas.  
 ~~~~~

SCENE XVI.

LES MÊMES, DE COQ, *entrant lentement et sans faire de bruit.*

BIRMANN, *l'apercevant et criant.* Ah !...
 MULLER, *à de Coq, qui regarde les jeunes filles en souriant.* Comment êtes-vous entré ?

MARGUERITE. Mais apparemment avant que Birmann ait fermé la porte.

MULLER. Allez-vous-en tous !

MARGUERITE. Mais, mon père, laissez au moins...

MULLER. Allez-vous-en, je vais m'expliquer avec monsieur. (*A Birmann.*) Va chercher le bourgmestre.

MINA, à *Marguerite*. Comme tu es tranquille !

MARGUERITE. Venez... venez.

DE COQ. Pardon... est-ce que c'est moi ?...

MULLER. Allez donc !...

Ils sortent tous.

SCENE XVII.

MULLER, DE COQ.

MULLER, avec *résolution*. Monsieur...

DE COQ. Monsieur... est-ce que c'est moi ?...

Il tourne le cou.

MULLER, à *part*. Ce tic me démonte.

DE COQ. Vous désiriez, disiez-vous, avoir une explication.

MULLER. Attendez-moi ici ; je suis à vous.

Il sort en courant.

SCENE XVIII.

DE COQ, *seul*.

Je crois en vérité que tout le monde est fou à Herbesheim. Si c'est ainsi qu'ils reçoivent les étrangers... Après ça ils font peut-être une exception en ma faveur... Je suis extrêmement flatté... C'est qu'il ne revient pas...

SCENE XIX.

DE COQ, ROSE, *entr'ouvrant la porte*.

ROSE. Monsieur Muller...

DE COQ. Approchez, ma belle enfant.

ROSE. Vous êtes seul, monsieur ?

Elle le regarde en souriant.

DE COQ. Seul, et je ne serais pas fâché d'avoir de la société.

ROSE. Je venais de la part de mademoiselle Marguerite, prier son père de descendre lui parler. Elle se doutait bien de ce qui pouvait se passer entre vous deux... (*Commencant à rire.*) Ha ! ha ! ha ! il est donc parti ?

DE COQ. Tout de suite... il ne reste pas

longtemps en place... surtout avec moi... (*Elle rit plus fort.*) Je ne sais pas quel effet je produis sur lui... (*Elle rit plus fort.*) Et puis, il ne revient plus... (*Elle rit plus fort.*) En voilà une qui rit toujours... c'est un autre genre... (*Elle rit.*) Est-ce que vous êtes de la famille ? (*Elle rit.*) Vous devriez en être... (*Elle rit.*) Ça me gagne aussi... (*Il rit avec elle.*) Vous me riez au nez... je vous trouve adorable.

Il lui baise la main et ils rient tous deux.

SCENE XX.

LES MÊMES, BIRMANN.

BIRMANN. Ah ! et de deux !

Il ressort en courant.

DE COQ. Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROSE. Ce n'est rien ; c'est Birmann... Oh ! ça fait mal, de rire ainsi...

DE COQ. Oui, ça vous coupe en deux.

SCENE XXI.

LES MÊMES, BIRMANN, SCHNAPS.

BIRMANN. Je l'ai vu ici, à l'instant, il embrassait la main de ma fiancée... C'est avoir du front !... à votre barbe !... hein ?...

SCHNAPS. Laissez-nous.

BIRMANN, à *Rose*. Je ne vous pardonnerai jamais.

ROSE. Vous vous fâchez ?

BIRMANN. Si je me fâche !... Je ne veux plus que vous me parliez.

ROSE. Ah bien, tant pis pour vous.

Ils sortent.

SCENE XXII.

SCHNAPS, DE COQ.

SCHNAPS, *il salue de Coq, qui le salue à son tour*. C'est à l'étranger descendu ce matin à l'auberge de la Croix-Noire que j'ai l'avantage de m'adresser ?

DE COQ. A lui-même, monsieur. Puis-je à mon tour savoir à qui j'ai l'honneur de répondre ?

SCHNAPS. Je suis le bourgmestre de cette ville, monsieur.

DE COQ. Ah ! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il vient faire ? (*Haut.*) J'en suis ravi, monsieur.

SCHNAPS. Pourquoi, monsieur ?

DE COQ. Pourquoi j'en suis ravi?... Ma foi, je n'en sais rien : le fait est que cela m'est absolument égal.

SCHNAPS. Monsieur, quelque étrange que me paraisse ce que j'ai devant les yeux en ce moment, quelque bizarre que soit ce que l'on raconte, je suis loin de partager l'opinion de mes concitoyens, je vous prie d'en être persuadé... Je suis philosophe, moi, monsieur, j'ose le dire. Monsieur, depuis le peu de temps que vous êtes dans notre cité, vous devez penser qu'il n'y a ici que des fous ou des imbéciles.

DE COQ. Monsieur, vous êtes certainement la dernière personne à laquelle je voudrais dire mon opinion là-dessus, dans la crainte de vous blesser.

SCHNAPS. Je conviens cependant, monsieur, que dans cette occasion, les hommes les plus raisonnables, les esprits les moins crédules, ont pu être un moment frappés de certaines circonstances... Mais je suis convaincu que vos réponses expliqueront sans peine... Etes-vous habituellement aussi mince, monsieur ?

DE COQ. Monsieur...

SCHNAPS. Vous êtes toujours aussi mince ? et, malgré cela, vous avez coutume de vous habiller de noir ? c'est au moins singulier quand on est aussi... sec !

DE COQ. Monsieur !... (*A part.*) Sec !... (*Haut*) Monsieur, il y a une raison pour que j'aie choisi cette couleur-là... je suis en deuil.

SCHNAPS. Vous êtes en deuil?... Cette idée-là n'était venue à personne. (*Riant.*) Ha ! ha ! ha !

DE COQ. Oui, monsieur : d'une tante.

SCHNAPS. Ah ! c'est fâcheux !

DE COQ. Dont j'hérite.

SCHNAPS. Je vous en fais mon compliment. Ha ! ha ! ha ! voilà déjà une première chose qui s'explique à merveille... Monsieur, je vous demanderai à présent comment il se fait que vous ayez du linge si blanc et une figure si pâle ?

DE COQ. Monsieur... (*A part.*) C'est une gageure... (*Haut.*) Monsieur, ma pâleur vient d'abord de ce que ma constitution est assez faible, à ce qu'on dit. (*A part.*) Quel drôle d'interrogatoire ! (*Haut*) Et puis elle est le résultat d'une maladie fort grave à laquelle je viens d'échapper comme par miracle.

SCHNAPS. Vous avez été malade ? Encore une chose à laquelle on n'a pas pensé. (*Riant.*) Ha ! ha ! très-bien. En effet, il ne vous reste que le souffle... Voilà encore qui s'explique parfaitement.

DE COQ. Ah ! vous trouvez...

SCHNAPS. Parfaitement. Je vous deman-

derai seulement, monsieur, comment il se fait que vous ayez choisi pour votre arrivée un temps aussi affreux que celui de ce matin ?

DE COQ. Choisi ? ah ! je vous proteste que je ne l'ai pas choisi. Peste ! quand j'ai le choix, je choisis mieux que cela. Le hasard seul...

SCHNAPS. Vraiment ? c'est-à-dire que ça s'explique avec une simplicité... Vous connaissez mademoiselle Rose ?...

DE COQ, à *part*. Ce magistrat est prodigieusement ennuyeux avec ses questions. (*Haut.*) Mademoiselle Rose ?

SCHNAPS. La jeune fille qui était ici tout à l'heure.

DE COQ. Elle s'appelle Rose ? Je viens de la voir pour la première fois, monsieur, et si je me suis permis de lui baiser la main, c'est qu'elle me devait ce petit dédommagement pour le sans façon avec lequel elle m'a ri au nez.

SCHNAPS. Elle vous a ri au nez, voilà tout ? c'est excessivement naturel. Ça s'explique encore on ne peut pas mieux... Ha ! ha ! ha ! Et quand vous aurez établi que vous êtes bien réellement monsieur de Coq, fils du banquier de ce nom...

DE COQ, lui remettant des papiers. Ce qui est facile, à l'aide de ces papiers que je viens d'aller chercher...

SCHNAPS, en examinant les papiers. Quand vous l'aurez prouvé catégoriquement, on sera tout surpris... (*Les rendant.*) Je n'en ai pas douté un seul instant, monsieur.

Fausse sortie.

DE COQ. Ni moi non plus.

SCHNAPS. Et je vais...

Il va pour sortir.

DE COQ, l'arrêtant. Pardon... Voulez-vous me faire l'amitié de me dire, monsieur, pour qui on me prend ici ?

SCHNAPS. Ah ! ah ! oui, monsieur, oui... Il est juste que l'on vous fasse rire à votre tour...

DE COQ. Je n'en serai pas fâché. On est très-gai dans cet endroit.

SCHNAPS. Très-gai. On vous prend pour un mort.

DE COQ. Ah ! bah !

SCHNAPS. Oui, mon cher monsieur, pour un mort... un personnage fantastique qui visite Herbersheim tous les cent ans.

DE COQ. Allons donc !... quels rapports...

SCHNAPS. D'immenses ! Sa présence s'annonce ordinairement par une tempête... il pleuvait à verse quand vous êtes arrivé. C'est aux fiancées seulement qu'il s'attaque... c'est à des fiancées que vous avez parlé. Il en choisit trois qu'il séduit... vous vous êtes déjà adressé à deux... Hein ? ajoutez à cela qu'il a le corps sec, les membres grêles, les

yeux rouges et le teint jaune... et dites-moi si on ne pouvait pas s'y tromper? (*Il rit.*) Ha! ha! ha!

DE COQ, *riant aussi d'assez mauvaise grâce.* Ha! ha! je ne croyais pas qu'on fût si bête que ça ici...

SCHNAPS. Pardonnez-moi.

DE COQ. Pardieu! je m'explique à présent...

SCHNAPS. Tout, monsieur, vous pouvez tout vous expliquer. Il y a qu'une chose cependant que je ne m'explique pas, moi : c'est le changement survenu dans les sentiments de mademoiselle Muller... Je conviens que ceci tient réellement du prodige!

DE COQ. Parbleu, monsieur, je lui ai avoué tout bonnement que j'étais marié à l'insu de mon père...

SCHNAPS. Et que par conséquent vous ne pouviez pas l'épouser? Je conçois son bonheur. Ha! ha!

DE COQ, *riant.* Ha! ha! ha! (*A part.*) Il me dit des choses très-désagréables.

SCHNAPS. De bonne foi, mon cher monsieur de Coq, vous auriez pris à tâche de jouer le rôle de notre revenant, que vous n'eussiez pas mieux réussi. Aussi je ne vous réponds pas que tout le monde admette comme moi vos explications. Il faut vous attendre à avoir encore bien des désagréments ici...

DE COQ. Vous croyez?

SCHNAPS. Quant à moi, j'étais sûr, en venant, que c'était à monsieur de Coq que j'allais parler, il m'avait suffi de faire passer tous vos effets au feu pour être convaincu de votre innocence.

DE COQ. Hein? plaît-il? Comment au feu?

SCHNAPS, *lui présentant un lingot.* Permettez, maintenant, que je vous restitue ce qui vous appartient.

DE COQ. Qu'est-ce que c'est que ça?

SCHNAPS. Des bijoux trouvés sur votre cheminée et qui n'avaient rien de suspect, j'en étais sûr d'avance, car ils ont fondu avec une facilité...

DE COQ. Fondu?... vous avez fait fondre mes bijoux? Eh bien, et ma montre?

SCHNAPS. Elle est là dedans.

DE COQ. Aussi?

SCHNAPS. Avec les aiguilles... On y a apporté le plus grand soin... vous retrouverez tout : rien n'y manque.

DE COQ. Pas même le mouvement? Ça doit l'avoir arrangé. Ah ça, dites donc, magistrat, vous êtes un farceur.

SCHNAPS, *riant.* Ha! ha! ha!

DE COQ, *à part.* Je suis horriblement mystifié.

SCHNAPS. Vous pouvez maintenant en toute sûreté retourner à l'auberge, mon cher monsieur de Coq.

DE COQ. Je le crois : je n'y ai plus rien.

SCHNAPS. Et quand vous aurez quitté Herbesheim, j'espère que vous voudrez bien vous souvenir...

DE COQ. De vous? comment donc!... Je suis bien fâché de ne pas vous avoir connu plus tôt... Si je pouvais vous rendre un petit service...

SCHNAPS. Vous êtes trop bon.

AIR : *Vaud. du Mari charmant.*

Chacun dans cette affaire,
De grand cœur,
Reconnaîtra, j'espère,
Son erreur.

Et plus tard, je gage,
Si vous deviez parmi nous,
Refaire un voyage...

DE COQ.

J'vous confierai mes bijoux.

ENSEMBLE.

SCHNAPS.

Chacun dans cette affaire, etc.

DE COQ.

C'est une sottise affaire,
Sur l'honneur.
Il paîra, je l'espère,
Son erreur.

Il sort.

SCENE XXIII.

SCHNAPS, MULLER.

MULLER, *entrant vivement et avec inquiétude.* Eh bien?

SCHNAPS, *d'un air triomphant.* Eh bien! quoi! c'est monsieur de Coq!

MULLER, *d'un ton d'incrédulité.* Monsieur de Coq?

SCHNAPS. Parbleu! qui donc?... Vous avez cru que ce n'était pas lui, vous?... Je suis curieux de voir l'effet qu'il va produire sur la foule en sortant.

Il va vers la croisée.

MULLER, *le retenant.* Vous l'avez laissé partir?

SCHNAPS. Sans doute!

MULLER. Mon cher, vous êtes un imbécile...

SCHNAPS. Moi? ah! c'est curieux... (*Regardant par la croisée.*) C'est drôle... il ne sort pas... (*Revenant vers Muller.*) Quand on vous répète que c'est monsieur de Coq, entêté!

MULLER. Mais puisque ma fille ne pouvait pas le souffrir et qu'elle est changée en un jour... sourd...

SCHNAPS. Mais puisqu'il est marié!

MULLER. Hein?

SCHNAPS. Ah! commencez-vous à comprendre?... ma parole d'honneur... (*Regardant par la croisée.*) Ah ça, mais, il ne sort pas...

Il sonne.

MULLER. Marié? Est-ce que décidément ce serait le jeune de Coq, ce gros garçon que j'ai connu...

SCHNAPS. Il est encore à se demander ça! Mais il faut être aussi... bête que vous... là... vous ne vous fâchez pas?... pour en douter... (*Sonnant de nouveau.*) Que diable fait-il donc? il ne sort pas.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, BIRMANN.

BIRMANN. On a sonné?

SCHNAPS. Oui... l'as-tu vu descendre?

BIRMANN. Qui?

SCHNAPS. Monsieur de Coq.

BIRMANN. Le revenant?

SCHNAPS. C'est singulier : voilà un quart d'heure que je le guette par cette fenêtre... il ne veut pas sortir.

BIRMANN. Je crois bien ; il est en bas qui cause avec votre fille.

SCHNAPS. Hein?

BIRMANN. Il était en train de lui baiser la main quand je suis monté.

SCHNAPS. A ma fille?

MULLER. Et de trois!

BIRMANN. C'est clair : c'est son compte.

SCHNAPS. A ma fille? il lui baisait la main?... Est-ce que décidément ce serait?...

MULLER. Mais il faut être aussi... bête que vous... là... vous ne vous fâchez pas?... pour en douter un seul instant.

SCHNAPS. Je vous prie de me laisser tranquille. Il faut cerner sa demeure.

BIRMANN. C'est ça.

MULLER. Le surprendre.

BIRMANN. C'est ça.

SCHNAPS. L'arrêter.

MULLER. C'est ça.

BIRMANN. Le brûler.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, MINA.

MINA, *arrivant gaiement.* Brûler? qui donc?

SCHNAPS. Ça ne te regarde pas.

MULLER, *à part.* La voilà enchantée comme les autres.

AIR : *Naufrage de la Méluse* (opéra). *Adieu de me revoir* (Bas-Bleu).

LES TROIS HOMMES.

Allons vite partons,
Et dans peu nous le saisirons.

Oui, nous devons sur lui
Faire un grand exemple aujourd'hui.

Allons vite partons, etc.

SCÈNE XXVI.

MINA, MARGUERITE, *entrant par une autre porte au moment où ils sortent.*

MINA. L'arrêter! le brûler!...

MARGUERITE. Waldrick est de retour, Birman n l'a vu... Va-t-il être content lorsqu'il apprendra...

MINA, *courant à elle.* Il est question de l'arrêter...

MARGUERITE. Qui? Waldrick?

MINA. Non : monsieur de Coq.

MARGUERITE. Oh! ce pauvre jeune homme! il faut le prévenir de ne pas rentrer chez lui.

MINA. Mais comment? il n'est plus ici.

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, ROSE, BIRMANN, *qui la suit.*

ROSE, *riant et apportant une lumière.* Ha! ha! ha! Il n'a pas pu traverser la place.

BIRMANN, *à part.* Je l'ai vue causer avec quelqu'un en bas...

Il se glisse dans un cabinet au fond et disparaît.

MARGUERITE. Tu ne sais pas qu'on le cherche...

MINA. Où est-il?

ROSE. Je l'ai laissé dans le jardin, où même il ne doit pas avoir chaud.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, DE COQ, *entrant par la porte du jardin.*

DE COQ. Vous ne pourriez pas me donner un peu de feu?

TOUTES LES TROIS, *poussant un cri.* Ah!

ROSE. Il fait toujours des entrées comme ça, lui.

MARGUERITE. C'est vous, monsieur? venez vite. Apprenez que vous courez un grand danger.

DE COQ. Vraiment ?

ROSE. On veut vous arrêter.

DE COQ. Ah ! bah !

MINA. Il est question de vous brûler, à présent.

DE COQ. Plait-il ?

MINA. Je ne sais qui a donné cette idée-là.

DE COQ. Ça doit être cet animal de magistrat. (*A Mina.*) Monsieur votre père... pardon... je l'oublie toujours... Ça doit être cet aimable magistrat... à propos d'un petit tour que je viens de lui jouer...

MARGUERITE. Voyons : quel que soit le motif pour lequel on vous poursuit, il faut tâcher de vous tirer de là...

MINA. Et puis, il s'agit du bûcher, il y aurait conscience à l'y laisser monter.

ROSE. Il flamberait tout de suite.

MARGUERITE. Il ne faut pas rentrer à votre hôtel.

MINA. C'est ça.

ROSE. Il faut vous cacher.

MARGUERITE. C'est ça : où allez-vous aller ?

DE COQ. C'est ça... Je n'en sais rien.

MINA. Vous ne pouvez pas rester ici.

DE COQ. Justement, je ne vois que ce moyen-là pour me tirer d'affaire.

MARGUERITE. Ah ! du tout !

MINA. Par exemple !

ROSE. Dites donc : vous n'êtes pas embarrassé.

DE COQ. C'est précisément parce que je le suis beaucoup.

AIR nouveau de M. Nargeot.

PREMIER COUPLET.

Il fait bien froid,
Mesdemoiselles,
Pitié pour moi !

Soyez aussi bonnes que belles ;
Il fait bien froid !

Si vous me prêtiez le secours
Que je vous demande en grâce,
Au danger qu'ici je cours
J'échapperais
Et je tiendrais
Si peu de place !

DEUXIÈME COUPLET.

Demain matin
La ville entière
Me cherche en vain.
J'aurai franchi mur et barrière,
Demain matin.
Et dans cet asile si doux,
Que je vous demande en grâce,
Où personne, excepté vous,
Ne m'aura vu,
J'aurai tenu
Si peu de place !

MARGUERITE. Oui... mais c'est égal : cela ne se peut pas.

ROSE. Moi, il y a une chose qui m'amuse

là dedans : c'est que personne ne devinerait ce qu'il serait devenu.

ROSE. Si on le mettait à la cave ?

DE COQ. De ce temps-ci ? bien obligé !

MARGUERITE. Non : j'y pense ! là haut !

DE COQ. Bon ! au grenier.

MARGUERITE. Là haut, dans l'ancienne chambre de Waldrick ; au bout du grand corridor !

ROSE. Justement, la croisée est garnie de gros barreaux de fer. Et puis nous prendrons la clef.

DE COQ. En outre ?

MARGUERITE. Oui, nous fermerons la chambre à double tour....

ROSE. Et au verrou. Mais je réfléchis à une chose, moi : il n'a peut-être pas soupé.

DE COQ, *fouillant dans sa poche, et en tirant le lingot que lui a remis Schnaps.* Ma chère enfant, permettez que je vous offre ce souvenir.

ROSE. A cause donc ?

DE COQ. Pour vous remercier d'avoir fait cette réflexion.

ROSE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

DE COQ. Une bagatelle... pour voir l'heure...

ROSE. Je cours chercher quelques biscuits... la moindre chose.

DE COQ. Je mangerais bien une volaille.

Rose sort vivement.

MARGUERITE. Là ! tout est bien arrangé... et vos effets ?

DE COQ. Je les regarde comme flambés.

MARGUERITE. Demain matin vous vous mettez en route avant le jour.

DE COQ. Ah oui... au frais.

MINA. Vous gagnerez à pied la campagne.

DE COQ. Oui... je pataugerai dans les terres labourées.

MARGUERITE. Et pendant que l'on vous cherchera encore dans Herbesheim...

MINA. Vous serez déjà à la première poste.

DE COQ. Quatre lieues.

MARGUERITE. C'est charmant !

DE COQ. C'est ravissant !

AIR nouveau de M. Nargeot..

ENSEMBLE.

De la prudence
Et du silence !
Grâce à la nuit,
Ici sans bruit
Cachons-le bien.
Cachez-moi bien.

ROSE, *rentrant avec un petit panier et une clef.*

Voici la clef que j'vous apporte,
Et le souper.

DE COQ.

Ah ! grand merci !

MARGUERITE, *d Rose.*

Et maintenant jusqu'à sa porte
Conduis monsieur.

ROSE.

Seule ? oh ! nenni !

Je n'irai pas seule avec lui !

MINA.

Eh qu'il vraiment la peur l'arrête !

ROSE.

Tiens, personn' n'en doit être surpris :
S'il est mort, j' crains le tête-à-tête ;
S'il est vivant c'est encor pis !

MARGUERITE.

Eh bien, Mina, monte avec elle...

MINA.

Si vous venez, mademoiselle...

MARGUERITE.

Allons-y douc toutes les trois.

DE COQ.

Au lieu d'une, m'en voilà trois,
Je suis assez heureux, je crois.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCENE XXIX.

BIRMAN, puis WALDRICK.

BIRMAN, *sortant du cabinet où il était caché.* En voilà qui sont ensorcelées !... Si je pouvais envoyer avertir l'autorité ? Il y a peut-être quelque domestique du côté du jardin. (*Allant à la croisée.*) St ! st ! eh !

GEORGES, *en dehors.* Que faites-vous là, Birmann ?

BIRMAN. Tiens ! c'est monsieur Waldrick ! comme ça se rencontre !... Nous le tenons... il est ici.

GEORGES. Qui ?

BIRMAN. Le revenant... dans votre ancienne chambre... Il sait qu'on veut l'arrêter.

GEORGES. On veut l'arrêter ?

BIRMAN. Oui, pour le brûler. Courez prévenir la police.

GEORGES. Diable ! j'y vais !

BIRMAN. C'est ça... moi, je reste, pour m'assurer qu'il ne s'en va pas. (*Écoutant.*) Les v'là ! les v'là !

Il se blottit derrière la porte par laquelle rentrent les trois jeunes Filles, et sort vivement, sans être aperçu, par cette même porte, dès qu'elles sont rentrées.

SCENE XXX.

MARGUERITE, MINA, ROSE.

MARGUERITE. Personne ne nous a vues.

MINA. On ne s'avisera pas de le chercher ici.

MARGUERITE. Alors, dépêchons-nous, et maintenant que toute la ville passe la nuit

sur pied, que l'on se perde en conjectures sur ce qu'il est devenu, ce n'est pas nous qui le dirons.

Rose a aidé les deux jeunes Filles à se déshabiller, elle-même a quitté sa robe. Elles sont toutes trois en jupon lorsque l'on frappe violemment à la porte du fond.

SCHNAPS, *du dehors.* Ouvrez !

MARGUERITE, *après un petit silence.* Qui est là ?

MULLER, *du dehors.* Ouvrez !

ROSE. C'est impossible... nous allons nous coucher.

MULLER, *du dehors.* C'est moi, Marguerite.

SCHNAPS, *du dehors.* Mina, c'est moi !

MARGUERITE. Voilà ! voilà !

SCENE XXXI.

LES MÊMES, SCHNAPS, MULLER.

SCHNAPS, *à un homme qui l'accompagne.* Courez à la chambre de monsieur Waldrick ; enfoncez la porte, s'il le faut.

MINA, *à part.* Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE. Mon père...

MULLER. Je sais tout, mademoiselle ; il est en haut.

SCENE XXXII.

LES MÊMES, BIRMAN, *rentrant très-effrayé.*

BIRMAN. Il n'y est plus !... (*Stupéfaction générale. Les trois jeunes filles restent immobiles.*) C'est moi-même qui ai ouvert la porte. Les meubles sont en place ; le lit n'est pas défait.

Moment de silence pendant lequel tout le monde se regarde.

MINA. Ah ! mon Dieu !... je commence à avoir peur !...

MARGUERITE. Est-ce que nous nous serions trompées ?

MINA. Il m'a embrassé la main.

MARGUERITE. Et à moi aussi ! (*Se jetant dans les bras de son père.*) Mon père !

MINA, *courant à Schnaps, et en même temps.* Mon père !

ROSE. Mon petit Birmann !

BIRMAN. Ah ! c'est bien fait !... ah ! c'est bien fait ! (*Minuit sonne. Tout le monde écoute en tremblant.*) Minuit !

De Coq, suivi de Waldrick, entre tout à coup par la porte du jardin. Tout le monde s'écarte en poussant un cri d'effroi.

SCENE XXXIII.

LES MÊMES, DE COQ, GEORGES, WALDRICK.

GEORGES. Souffrez que je vous présente monsieur de Coq.

SCHNAPS. Monsieur de Coq!

GEORGES. Lui-même, que j'avais eu occasion de voir une ou deux fois à l'université de Stuttgart, et qui, sans magie aucune, a pu sortir de la chambre où on l'avait enfermé, par la raison que j'en ai une double clef.

MULLER. Cependant, cette ressemblance...

GEORGES. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen d'empêcher ce mariage que de donner au héros de mon histoire le visage et les allures de mon rival. Au lieu de vous faire un portrait de fantaisie, je vous ai fait celui de monsieur.

SCHNAPS. C'est monsieur de Coq!... qu'est-ce que je vous disais?

GEORGES. Monsieur de Coq, à qui je viens de tout raconter, et qui a eu la bonté de me pardonner... Serez-vous moins généreux que lui, mon oncle?

MULLER. Je suis joué!... je te donne ma fille, mais je ne te pardonnerai jamais.

GEORGES, à *de Coq*. J'espère que, malgré la réception que l'on vous a faite à Herbesheim, vous ne refuserez pas de revenir... pour nous.

DE COQ. Non; pourvu que ce ne soit pas le premier dimanche de l'Avent.

CHOEUR.

AIR :

De cette méprise
Rions en ce jour;
C'est une surprise
Faité par l'amour.
Sans craindre les suites
De notre frayeur,
Nous en sommes quitte.
Ce soir, pour la peur.

FIN.